

---

## *Anais Pirastru, Patchwork végétal, 03/10, choux, orange, kiwi, banane, poireau.*

---

« Dans notre société de profusion et de nouveauté, les objets perdent vite de leur valeur, aussitôt achetés, aussitôt jetés ; que deviennent-ils ? Et au fond, qu'est-ce qu'un déchet ? »

Comme l'a écrit Roland Barthes, sur Réquichot, un déchet « C'est le nom de ce qui a eu un nom, c'est le nom du dé-nommé... »

Pourquoi acheter des matériaux pour créer alors qu'il y a un tas de matières intéressantes dont plus personne ne veut et qu'il n'y a qu'à récupérer ? C'est en partant de ce constat que j'en suis venue à développer mon travail actuel. Ce qui m'intéresse c'est de donner une autre vie à des rebuts, de les faire passer de leur dimension initiale à une dimension esthétique et poétique.

Après avoir fait le marché (en repérant des aliments intéressants d'un point de vue plastique) et consommé les fruits et légumes, je récupère les épluchures. J'assemble ces dernières afin de créer des compositions basées sur l'opposition.

Opposition et alternance de couleurs, de textures, de reliefs, entre des pleins et des vides, entre le continu et le discontinu, entre l'achevé et l'inachevé. Ces oppositions permettent d'animer et de rythmer la surface. La variété de points de coutures vient renforcer cet effet.

L'unique moyen d'assemblage est la couture. Mon procédé est en cela proche des origines du patchwork. Cependant, contrairement à ce dernier, il s'agit de montrer le faire, c'est-à-dire de laisser les coutures bien apparentes, de ne pas avoir de surface bien délimitée (et limitée à des formes rectangulaire ou carrée) et de ne pas avoir d'utilité.

Le patchwork végétal est une réflexion sur le temps.

Le temps, très lent, de la réalisation fait main, qui prend le contre-pied de la production de masse actuelle. Une fois le patchwork réalisé c'est le Temps qui fait le reste de l'œuvre. Jour après jour, le patchwork évolue : les matières se rétractent et durcissent, les couleurs changent, les coutures se relâchent... Jusqu'à ce que des mois après il ne reste presque plus rien mis à part les fils qui eux-mêmes finiront par n'être plus que poussière. Tout retournera à la terre pour mieux participer au re-nouveau, à la re-création! >>

Anais Pirastru

---

---

---

## *Édito*

---

Dans le monde merveilleux des apprentis chercheurs, nombreux d'entre nous se sentent isolés face au manque de communication existant entre les étudiants, mais aussi entre les différents niveaux d'étude. Quels sont les sujets étudiés par les uns et les autres ? Quelles sont leurs méthodes de travail ? Leurs lectures favorites ? Le sandwich qu'ils choisissent à la cafétéria ?

Face à cela, un espoir est apparu au loin : celui de réunir ces esprits solitaires errants dans les méandres de la faculté autour d'un projet commun, autour d'une construction collective.

L'objectif était d'inviter les étudiants à poser sur du papier leurs idées, à ne pas laisser leurs travaux, leurs connaissances, leurs envies, périr seules au fond de leurs pensées, ou sur le coin d'une feuille. Et la voilà, entre vos mains, quelques pages de papiers assemblés ensemble qui constituent une nouvelle existence... C'est avec joie et émotion que nous vous annonçons la naissance de la revue faite par les étudiants et pour les étudiants !

La revue des apprentis en sciences sociales vous propose pour ce premier numéro un dossier au goût prononcé dans lequel vous trouverez différentes manières d'analyser le rapport entre individu et nourriture. Vous pourrez ensuite voyager dans une rubrique où se mêlent des astuces méthodologiques et des réflexions sur le quotidien au sein de la faculté. Un coin sera destiné à vos coups de cœur de lectures et à des idées de sorties.

Pour cette première aventure, nous espérons que vous trouverez dans cette revue de quoi vous ressourcer, qu'aux toilettes comme à la bibliothèque elle comblera vos attentes. Nous espérons également qu'à l'issue de sa lecture vous ne ressentirez pas l'envie de lâcher les chiens de chasse sur nous, et que vous excuserez les éventuels manques, les probables erreurs inscrites dans ces quelques pages.

Nous tenons à remercier l'ensemble des enseignants ainsi que le personnel administratif qui ont soutenu ce projet dès le départ, les différentes personnes rencontrées qui ont participé à son élaboration, les étudiants qui ont manifesté leur motivation lors des réunions, nos précieux relais, et aussi Gaetan, Anaïs, et tous ceux que nous oublions.

L'équipe de la revue des apprentis en sciences sociales

# Un dossier qui se lit sans faim

En juin l'ANR (voir encadré) « children fun food » dirigée par N. Diasio, à laquelle participe le laboratoire Culture et Société en Europe, prendra fin. L'occasion pour nous de revenir sur un thème qui a le vent en poupe au sein de la discipline : l'alimentation. En sciences humaines, il est de bon ton de dénicher sur son terrain des éléments pouvant être perçus comme des « invariants anthropologiques », autrement dit des continuités, des ressemblances présentes dans des sociétés hormis cela tout à fait différentes. C'est en passant par ce genre de régularités qu'il est

La fac regorge d'acronymes, au début cela peut embrouiller mais il faut dire ce qui est : si deviner ce qu'ils veulent dire était une UE5 on pourrait tous faire remonter nos moyennes de quelques dixièmes !

Histoire de compliquer encore un peu l'affaire, certains peuvent changer de sens. Si vous entendez parler de l'ANR, il s'agit de l'Agence Nationale pour la Recherche. Créée par le dernier gouvernement Chirac elle a pour objectif de financer la recherche en mettant au préalable les différents laboratoires en « compétition ». L'ANR lance donc des « appels d'offre » auxquels peuvent répondre n'importe quel laboratoire de la discipline concernée, sera retenu le projet semblant le plus correspondre à ce que cherche l'ANR. Mais si vous entendez parler d'une ANR, ce qui veut toujours dire Agence Nationale pour la Recherche, alors ce n'est plus l'agence elle-même qui est désignée mais l'un de ses appels d'offres. Si vous entendez un de vos profs s'exclamer « on a décroché l'ANR machin machin » soyez certains qu'il sera plutôt détendu pendant quelques mois, l'ANR étant pour eux ce que sont pour nous les missions d'intérim de l'été : la certitude de percevoir un financement pendant une période donnée. C'est cette dernière modalité qui a créée le débat. Au lendemain de la création de l'ANR, les chercheurs se sont mobilisés, dénonçant la volonté du gouvernement de privatiser la recherche et ainsi de précariser la situation des chercheurs, et de faire disparaître le CNRS, qui lui aussi finance la recherche mais de manière moins ponctuelle et sans au préalable forcer les différents laboratoires à la concurrence.

le plus souvent possible de faire de la bonne sociologie, démographie, anthropologie... Parce que quoi de plus sociologique que d'arriver à appréhender des manières de faire différentes pour un seul et même objet ? C'est en partie pour cela que l'alimentation est un angle on ne peut plus pertinent pour tenter de comprendre les manières de faire des individus et leur cause.

Plusieurs membres de l'université l'ont bien compris et orientent la grande majorité de leurs travaux sur ce sujet. L'équipe de la Revue a fouiné pour vous et vous livre ici quelques manières d'appréhender ce thème avec pour maîtres

mots l'originalité et la curiosité, deux qualités indispensables à tous apprentis digne de ce nom !

Travailler sur la façon qu'ont les gens de manger nécessite, de l'avis de tous, quelques précautions méthodologiques. En premier lieu, et comme L. Mathiot nous l'a rappelé lors de son « interview », s'intéresser à l'alimentation ne revient pas à juger le comportement des individus que l'on observe, ni à relever les contradictions entre pratiques et discours. D'ailleurs ce n'est jamais l'objectif d'une recherche en sciences sociales, mais là, on ne vous apprend rien. Pour L. Mathiot, doctorant et ATER (attaché temporaire d'enseignement et de recherche) travaillant sur les aliments ludiques conçus spécialement pour les enfants, s'intéresser à l'alimentation peut relever du défi parce que l'acte de manger est profondément (et pour le coup même biologiquement) intégré en chacun de nous : apprentis, chercheurs ou profanes. Difficile de considérer par exemple qu'un aliment que vous classeriez vous-même dans la catégorie « aliments malsains et gras » soit considéré par une autre personne comme tout à fait bon, d'un point de vue gustatif et hygiénique. Ceci est le résultat d'un rapport intime et construit de longue date entre tout un chacun et sa manière de s'alimenter. Arriver à faire de la sociologie de l'alimentation nécessite ainsi un travail préalable de déconstruction. C'est sans doute pour cela que les trois chercheurs que nous avons rencontrés ont privilégié au cours de leurs recherches une méthodologie ethnographique : aller sur le terrain, observer, saisir l'informel pour aller au-delà des discours et essayer d'attraper ce que l'alimentation peut cristalliser des rapports sociaux se tissant entre les individus.

N. Diasio, maître de conférences à l'université, a réussi à dépasser cette difficulté en comparant plusieurs sociétés, elle s'est intéressée à la façon de grignoter des habitants de quartiers parisiens et romains. Comparer permet alors de prendre du recul par rapport à ce qui peut sembler « naturel » et de se rendre compte par exemple que l'on ne grignote ni la même chose, ni de la même façon à Paris et à Rome. Pour elle, à travers l'alimentation on peut saisir des transmissions de savoirs faire, de manières de faire, des constructions de catégorie (bonne ou mauvaise alimentation), des relations entre les genres (redistribution entre sexes et rapport de pouvoir), et aussi des rapports d'âge, de génération. En choisissant comme premier sujet touchant à l'alimentation le « manger informel » des enfants, N. Diasio se lançait dans un angle largement inexploré, les enfants étant le plus souvent oublié par les recherches

dans le domaine, sauf peut-être au moment de leur adolescence, moment de passage à l'âge adulte. L'alimentation implique toujours un rapport au corps, à son dressage mais également à la résistance que peuvent émettre, dans ce cas là les enfants, face à une idéologie du « bien manger ». Les discours destinés à un public jeune sont souvent plus ouvertement porteur de normes ou de propos clairement pédagogique, s'intéresser à un public d'enfant permet alors de mettre le doigt sur des éléments passant plus finement dans les discours destinés aux adultes.

L. Mathiot s'est intéressé aux rapports de pouvoir. Partant des aliments spécialement conçus pour les enfants, il a pu arriver à des considérations dépassant largement la simple manière de manger des enfants. Son terrain lui a permis de dépasser les théories du développement habituelles qui tendent à soutenir que c'est la culture des parents qui vient, « comme une enclume », éduquer, socialiser les enfants. Bien au contraire pour lui, la socialisation est à double sens, les enfants, en décidant qu'un goûter fait trop « bébé » pour eux, « éduquent » aussi en quelque sorte leurs parents. Là encore, s'intéresser à l'alimentation permet de comprendre des rapports sociaux beaucoup plus généraux.

C'est aussi le cas pour S. Nizard, chercheuse rattachée au laboratoire Cultures et Sociétés en Europe qui a utilisé le biais de l'alimentation afin d'enquêter sur le judaïsme. Son objectif principal était de comprendre la différence qu'il existe entre des normes érigées aux temps bibliques et leurs applications contemporaines dans les familles juives, mais en essayant de « tirer tous les fils de la pelote » c'est-à-dire chercher à comprendre aussi bien le marché des produits cashers, que les commerces en vendant, que la façon qu'ont les gens de la préparer et au final, analyser le discours que les individus tiennent sur leur propre pratique. Du rapport à la religiosité, en passant par celui des individus aux normes, jusqu'aux idées de transmissions inter générationnelle d'une culture spécifique, l'alimentation permet ici de rendre compte de tout un tas de phénomènes sociaux, présents au-delà d'une communauté restreinte.

Sandrine

---

## *Slow Food, une autre manière d'être au temps ?*

---

Travaillez, accélérez, changez, soyez rentable, efficace, compétitif... Ces injonctions présentes dans tous les domaines de la vie sociale démontrent bien l'existence d'un rapport au temps spécifique à l'Homme moderne. Il ne faut pas perdre son temps, il nous est compté. La notion de rentabilité est le maître mot de cette frénésie actuelle. Certain pourtant, comme le philosophe Pierre Sansot, ont choisi le camp de la lenteur. La lenteur, écrit-il, « se reconnaît à la volonté de ne pas brusquer le temps, de ne pas se laisser bousculer par lui, mais aussi d'augmenter notre capacité d'accueillir le monde et de ne pas nous oublier en chemin ». C'est ce concept de lenteur que j'ai choisi d'étudier. Un autre rapport au temps est-il possible? Y a-t-il des gens qui revendiquent une autre manière d'être au temps? Si oui, pourquoi? Pour tenter de répondre à de telles questions, il faut à l'apprenti chercheur un terrain, un morceau de réalité, à observer, analyser et comprendre. C'est sur l'association Slow Food que je porte mon attention depuis décembre 2009.

Slow food est une association « éco-gastronomique » à but non lucratif. Elle est née en 1989 à Paris, avec la signature d'un manifeste par 15 pays. L'association compte aujourd'hui plus de 100.000 membres dans 50 pays et presque 1000 convivia, les structures locales de l'association. Son président est Carlo Petrini, sociologue italien. Slow food est arrivé en France en 2003 et en Alsace en 2006. Si à l'origine Slow Food a été pensée en réaction à l'ouverture des Fast Food, l'association revendique bien plus que le fait de prendre le temps de manger. Elle prône la consommation et la production d'aliments bons, propres et justes. Ainsi, la production de l'aliment ne doit pas avoir d'impact négatif sur l'environnement. Tous les acteurs entrant dans la production doivent être justement rétribués. Et chacun doit avoir droit au plaisir de manger, de partager et de découvrir. La question principale avec laquelle je démarre ce travail concerne les motivations à l'adhésion. Comment les gens en viennent à adhérer à Slow Food? Qu'est-ce qu'ils y cherchent? Un autre rapport au temps est-il revendiqué? Pourquoi? La question du temps apparaît-elle dans le discours des interviewés?

J'ai participé jusqu'à présent à quatre ateliers. J'ai parfois pris des notes, parfois non, selon le type d'activité et les personnes présentes. J'ai également réalisé un entretien avec la présidente du Schnaেকে. Cette première phase de recherche m'a permis de me familiariser avec l'association, d'en saisir le fonctionnement et la philosophie. J'ai également pu préciser au contact du terrain ma question centrale et mes hypothèses. Tout ceci étant provisoire et susceptible d'évoluer.

Grâce à ce travail de terrain, j'ai pu dégager quelques éléments de réponse. Les membres de Slow Food apprécient le fait de cuisiner et de manger ensemble. L'activité est le lieu d'un échange d'adresses, de recettes et d'astuces. C'est aussi le cadre d'une transmission inter ou intra générationnelle de techniques et de gestes liés à la cuisine. Le Schnaeckele permet tout autant de renouer avec une cuisine traditionnelle alsacienne que de partir à la rencontre d'une cuisine régionale sicilienne. L'élément au coeur de ces activités est le plaisir. Les adhérents dégustent, savourent et échangent leurs impressions, leurs sensations. En participant aux activités de Slow Food Alsace, ils cherchent à consommer des produits sains, biologiques, naturels et sans additifs... En outre, adhérer à Slow Food paraît être un moyen de redevenir acteur de sa consommation. Les membres découvrent des produits locaux et se rendent chez des producteurs alsaciens. Ces rencontres ainsi que les dégustations et les conférences leur permettent de savoir comment et où sont produits les aliments qu'ils consomment. L'association leur permet ainsi de devenir des consommateurs éclairés. L'adhésion à Slow Food est en lien, pour une majorité des adhérents, avec une préoccupation écologique. La plupart critiquent l'agriculture conventionnelle. L'adhésion semble ainsi motivée par des valeurs, un engagement moral.

Au delà de mon étude des aspirations qui poussent à l'adhésion, je m'interroge sur le concept de lenteur. Sur ce point également quelques pistes émergent. Slow Food semble revaloriser un autre rapport au temps. On prend le temps nécessaire à chaque étape de la production et de la consommation. Pour se procurer des produits, on se donne le temps d'aller au marché, chez les producteurs ou aux AMAP (associations pour le maintien d'une agriculture paysanne) dans les alentours de Strasbourg. On fait plusieurs fois dans la semaine de petites courses dans les commerces locaux pour avoir des produits frais. En cuisine, il faut être patient et attendre (que la pâte lève, que la plat cuise). On prépare les repas ensemble en discutant, en accordant du temps et de l'importance à chaque étape. De même, dans le cadre de la production des aliments, Slow Food prône une certaine temporalité. Ainsi la production ne doit pas être soumise seulement à une logique de profit. L'association a pour objectif de préserver des espèces animales et végétales qui n'étaient plus élevées ou cultivées en raison de leur faible rentabilité. Prenons un autre exemple, pour produire du pain de qualité il est nécessaire de laisser reposer pendant plusieurs heures la pâte, ce que ne font plus, pour gagner du temps, la quasi totalité des boulangers. Enfin, en consommant des produits de saison, on respecte les cycles naturels. Dans les mois qui viennent, je vais poursuivre les activités et les interviews avec les membres de Slow Food dans le but, notamment, d'éclaircir cette question du rapport au temps.

Mireille

## Nouvelles pratiques alimentaires : l'orthorexie en question.

### Introduction

*la médicalisation de la vie quotidienne et de l'alimentation.*

La sociologie s'intéresse depuis quelques années à la médicalisation de la vie quotidienne et tente de décrire le processus par lequel la raison médicale s'impose dans des champs de la vie où régnaient jusqu'alors d'autres formes de rationalité. Ainsi, la médicalisation de l'alimentation substitue aux raisons gastronomiques ou symboliques, sur lesquelles s'articulent les décisions alimentaires, des raisons d'ordre médical. L'omniprésence du souci de santé fait dériver le mangeur vers des pratiques qui semblent lui garantir son intégrité corporelle, mentale et physiologique donnant à un nouveau type de maladie nutritionnelle la possibilité d'émerger – l'orthorexie.

Au regard de l'obsession du régime alimentaire ad hoc, qui désocialise l'individu, centre sa vie sur ce qu'il mange et fait disparaître le plaisir sous la préoccupation constante de ce qu'il va ingérer, l'orthorexie est tout à fait exemplaire de la nécessité ressentie par les mangeurs modernes d'élargir à une hygiène de vie, à des systèmes de valeurs voire à des croyances une pratique alimentaire déjà fortement régulée et réglementée.

Comment comprendre et quel sens donné, dans l'espace social modernisé

et mondialisé que nous fréquentons, le comportement orthorexique de certains individus ? Quels sont les enjeux sociaux, culturels, politiques et éthiques qui sous-tendent cette nouvelle pratique alimentaire ?

*HEALTH FOOD JUNKIES, OVERCOMING THE OBSESSION WITH HEALTHFUL EATING DE S. BRATMAN ET D.*

### **Knight :**

*un premier appui méthodologique.*

Steven Bratman publie aux Etats-Unis son ouvrage Health food junkies, overcoming the obsession with healthful eating durant l'année 2000. Cet ouvrage constitue l'unique recherche publiée jusqu'ici sur le phénomène.

Après des années d'extrémisme alimentaire, ce médecin spécialisé en nutrition se lance dans une mise en lumière nouvelle et réfléchie des diverses pratiques qu'il a pu vivre, tester ou observer. Il cherche alors à « nommer » cette maladie d'un genre nouveau et tient à la différencier d'autres troubles du comportement alimentaire déjà reconnus par les autorités sanitaires tels que l'anorexie ou la boulimie.

Pour nommer et définir le trouble alimentaire découvert, il crée le terme d'orthorexia nervosa issu du grec ortho-orexia nervosa . Ortho signifiant droit ou correct comme dans



orthogonal et orexia rappelle l'appétit ou la nourriture comme dans anorexia qui signifie sans appétit. Nervosa rappelle simplement l'obsession ou la fixation.

Ainsi, l'orthorexie se caractérise par une obsession ou une fixation autour de la nourriture dite « saine ». L'individu s'y conforme par le respect quotidien et sans détour des règles qui composent l'éthique alimentaire qu'il s'est forgé. Il ne veut et ne peut – d'où l'idée d'un comportement obsessionnel – déroger aux différents rituels d'achats, de préparation, de cuisson des aliments qu'il a mis en place. Par conséquent il ne cesse de planifier, sur un terme plus ou moins long, ce qu'il va manger et dans quelles conditions.

Si l'anorexique est obsédé par la quantité d'aliment qu'il met en bouche, l'orthorexique est fixé sur la qualité des aliments qu'il va incorporer. Néanmoins, la frontière entre quantité et qualité n'est pas si évidente et de par sa porosité conduit les différents troubles du comportement alimentaire à s'entremêler les uns aux autres.

Dans un premier temps, il apparaît que le comportement orthorexique soit motivé par trois grandes raisons : le besoin de soigner une maladie chronique, la volonté de perdre du poids et la recherche d'un meilleur état de santé général. A celles-ci s'ajoute l'idée de corriger des habitudes alimentaires pointées du doigt par la société comme « mauvaises » auquel S. Bratman associe sept causes dites cachées parce qu'inconsciemment vécus par l'individu malade : l'illusion d'une sécurité totale

(1), le désir de contrôle (2), la conformité aux normes sociales (3), la quête de la spiritualité à travers les aliments (4), l'ascèse alimentaire (5), la création identitaire (6) et la peur des autres et du monde extérieur (7).

A partir de cette première esquisse du trouble orthorexique, il met en place un test permettant de détecter les signes de la maladie au sein d'une population. Ce test – communément appelé Test de Bratman – est l'aspect le plus largement popularisé de sa théorie. Il s'agit d'un regroupement de dix questions concernant les pratiques et les habitudes alimentaires des mangeurs.

### **Conséquences et ambiguïtés**

#### *Conséquences physiologiques*

Comme pour tous comportements affectant le corps, les troubles orthorexiques ont des conséquences physiologiques sur les individus, conséquences pouvant mener jusqu'à la mort. La mort n'intervient jamais directement, elle est la conséquence de l'épuisement physique de personnes qui, continuant à mener une vie active, font de leur quotidien une suite continue de comportements à risque. On relève depuis 1920 et l'explosion du végétarisme six cas de décès ayant pour cause principale un comportement extrême avec la nourriture.

Ce qui s'avère le plus dangereux est l'évolution rapide des conduites extrêmes et « irraisonnées » due à la perte du sens des réalités et des proportions. Distorsion qui crée toutes sortes d'infections et de maladies pouvant entraîner la mort d'un organisme trop faible

pour lutter. L'exemple idéal-typique d'une « carrière » à haut risque serait celle d'individus débutant leurs embriagements en devenant crudivores puis frutivores et terminant « breatharianism » soit littéralement se nourrissant d'air. Ce parcours, s'il est poursuivi sur une longue période, s'avère désastreux pour la santé et le corps.

#### *Conséquences psychologiques*

Les conséquences psychologiques de l'orthorexie sont inhérentes aux problèmes physiologiques et sociaux entraînés par la maladie. Sur le plan clinique, on repère des symptômes tels que la dépression, les angoisses chroniques, l'anxiété qui suggèrent que les individus concernés ont besoin au maximum d'une prise en charge médicalisée de leur souffrance et au minimum d'un suivi psychologique afin de réduire leurs craintes. Par ailleurs, face à la difficulté que représente la modification d'un « habitus alimentaire » culturellement ancré, les individus développent un sentiment de supériorité face à ceux qui continuent de s'engluer dans des modes de vie et des pratiques alimentaires jugés malsaines. Le contrôle qu'ils s'assignent et qui finit par toucher de multiples dimensions de leur vie - affective, personnelle, sociale ou familiale – les isole socialement et leur laisse croire qu'ils sont différents, supérieurs voire éternels.

#### *Conséquences sociales*

Venons-en aux conséquences sociales de l'orthorexie. Elles sont nombreuses et se cristallisent en un point central : l'isolement social. Ces conséquences à priori perçues comme négatives sont à nuancer car elles se jouent de manière

éminemment plus complexe dans un mouvement à la fois inclusif et exclusif, d'acceptation et de refus, de socialisation et d'isolement. Car l'orthorexie se situe dans un « entre-deux social » qui crée du lien entre les malades tout en les excluant d'une partie de la société.

Si les orthorexiques sont fiers et convaincus de la « justesse » de leur morale diététique, manger avec le reste du monde semble difficile. Si l'on ne partage plus le même « Dieu », ni les mêmes convictions pourquoi manger à la même table et surtout comment partager cette nourriture « saine » aux yeux des uns et « malsaine » aux yeux des autres ? Ce problème est renforcé par l'émergence d'une identité particulière, liée à l'importance des attentions portées à la nourriture au quotidien. En percevant les implications politiques et les implications sociales de ce et « ceux » qu'ils mangent, les orthorexiques construisent progressivement un mur entre eux et le reste du monde, jouant (volontairement ?) le rôle d'outsider. Toute la symbolique de partage et de convivialité autour de l'alimentation est brisée et la prise alimentaire devient un « égoïsme sans plaisir » où les autres n'ont plus leur place.

Au fur et à mesure, l'orthorexique se trouve de plus en plus isolé socialement et se détache progressivement du monde. L'appauvrissement de la vie sociale a des conséquences dramatiques sur le plan psychique et entraîne chez certains des « vides abyssales » entraînant dépressions et phénomènes suicidaires.

## Conclusion

Quels sont les enjeux éthiques et moraux sous-tendus par la découverte et la « prolifération » de l'orthorexie ? Comment comprendre l'entre-deux tensionnel qui, d'un côté, valorise et légitime un trouble du « sain » - mis en exergue par les mesures sanitaires publiques prises par les autorités politiques ainsi que les différentes campagnes préventives des Etats modernes sur les dangers d'un « mauvais » équilibre alimentaire - et de l'autre, pointe l'aspect pathologique du phénomène ? Que ce soit les malades, l'entourage, les médias ou certaines agences de santé, chacun semble prendre conscience petit à petit des risques encourus lorsque que « manger sain » devient une obsession, une raison de vivre et donne lieu à des comportements extrêmes.

Quels enjeux éthiques et symboliques est-il possible aujourd'hui d'associer à l'alimentation afin de « dé-médicaliser » notre rapport à l'alimentation et de ré-ouvrir le champ des possibles ? Si sur le plan anthropologique, reprenant les propos de J-P. Poulain, le lien entre la santé et l'alimentation reste un invariant de notre humanité, il s'agit peut-être de nous

décentrer de cette perspective afin de laisser place à des nouvelles dimensions : la gastronomie, le goût, la saveur, le ludisme et le plaisir.

Adamiec Camille

Etudiante en Master II de sociologie « Cultures, conflits et territoires » à l'Université de Strasbourg,

## BIBLIOGRAPHIE

- Aïach P., Delanoe D. (dir), L'ère de la médicalisation: ecce homo sanitas, Paris, Anthropos/Economica, 1998.
- Apfeldorfer G., Zermati J-P., « Restriction cognitive et régimes : la restriction cognitive face à l'obésité. Histoire des idées, description clinique », La presse médicale, 30, 32, Masson Editeur, 2001.
- Bratman S., Knight R., Health Food Junkies, overcoming the obsession with health food eating, New-York, Broadway Book, 2001.
- Corbeau J-P., Poulain J-P., Entre imaginaire et rationalité, Paris, Ed. Privat, 2002.
- Ehrenberg A., La fatigue d'être soi : dépression et société, Paris, Ed. Odile Jacob, Paris, 1999.
- Giddens A., Les conséquences de la modernité, Paris, L'Harmattan, 1994.
- Fischler C., « Crise du régime et cacophonie diététique », Cahiers de Nutrition et de Diététique, vol.24, n°1,1989.
- Fischler C., L'Homnivore, Paris, Poche, 2001.
- Flandrin J-L, Montanari M., Histoire de l'alimentation, Fayard, 1996.
- Poulain J- P., Sociologie de l'obésité, , PUF, 2009.
- Poulain J-P., Sociologies de l'alimentation, Paris, PUF, 2002.
- Piault F. (dir), Le mangeur, menus, mots et mets, Autrement, Mutations, Paris, n°138, 1993.
- Piault F. (dir), Nourritures. Plaisir et Angoisses de la fourchette, Autrement, Mutations, Paris, n°108.
- Proust I., Désirs et peurs alimentaires au XXIe siècle, Paris, Dalloz, 2006.)

# Recherche

## L'intégration scolaire des élèves sourds: Le point de vue des élèves sourds en Belgique francophone.

### Introduction

Le présent texte fait parti d'un projet de recherche qui vise à comprendre l'intégration des élèves sourds dans l'école ordinaire. Nous discuterons les données obtenues au travers d'une étude pilote réalisée en Belgique francophone en mai 2009. Le principal objectif de cette étude est la compréhension des difficultés rencontrées par les élèves sourds non-oralisants dans le processus d'intégration scolaire en Belgique francophone. Pour cela, nous avons interrogé trois élèves sourds qui ont étudié dans une école ordinaire. Ces élèves ont parlé des difficultés qu'ils rencontrent dans le processus d'intégration scolaire.

La compréhension des phénomènes sociaux est également importante dans l'élaboration d'actions sociales et pédagogiques capables

d'aider à l'intégration des élèves handicapés. Selon Watier (2002, p. 77) « la compréhension est un outil méthodologique de la connaissance historique, mais, plus fondamentalement encore, elle est une modalité mise en œuvre par les individus pour interagir dans la société. Traiter de la compréhension sociologique conduit donc à étudier les conditions de possibilité de la société ».

### Les enjeux dans le processus d'intégration des élèves sourds dans l'école ordinaire.

Selon les élèves interviewés, les principales difficultés dans le processus d'intégration scolaire des élèves sourds sont les suivantes : la discrimination de la part des collègues ; l'absence d'interprètes dans plusieurs activités réalisées à l'école ordinaire ; le fait qu'un grand nombre des jeunes sourds et de professeurs ne maîtrise pas la langue des signes.

En ce qui concerne la discrimination subie par les élèves sourds, on peut affirmer que la société actuelle n'a pas encore réussi à tolérer les différences. Pour Stiker (2005, p. 205) « la difformité des corps, les troubles de l'esprit, les privations de sens, ont toujours inquiété les groupes sociaux, tout comme le sexe, le pouvoir, l'échange, la mort ou les ancêtres ». L'histoire de l'humanité montre ainsi une sorte de barbarie qui non seulement exclue mais qui aussi supprime les personnes dites handicapées. Selon Maffesoli (2002, p. 174/175) « l'histoire occidentale a montré, à loisir, comment il était aisé de qualifier d'« inférieurs » des races, des sexes, des groupes divers. Dans une telle perspective, la stigmatisation peut

être variable, elle n'en reste pas moins constante ».

En effet, des pensées archaïques porteuses de stigmates et de préjugés sont encore présentes à notre époque. Selon Maffesoli (2000, p. 13) la postmodernité est la «synergie de l'archaïsme et du développement technologique ».

Faire partie d'un groupe social est une condition indispensable pour que le processus de l'intégration scolaire et sociale puisse se développer. Les élèves sourds doivent ainsi appartenir à un groupe pour qu'on puisse parler d'intégration scolaire. Selon Stainback et Stainback (1999, p.11), « l'école inclusive est un lieu dont on fait tous partie, dans lequel tous sont acceptés, dans lequel tous aident et sont aidés par leurs collègues et par les autres membres de la communauté scolaire, s'assurant ainsi que les nécessités scolaires sont satisfaisantes ; ce modèle d'école inclusive possède également des réseaux de soutien, apprentissage coopérative et groupement hétérogène ».

Selon ce concept d'école inclusive, l'interaction entre les élèves est capitale. Pour que l'interaction avec l'autre soit établie, il faut que se dégage une relation de confiance mutuelle. Selon Watier (2002, p.144), « il faut nécessairement que les individus s'orientent par confiance réciproque les uns en fonction des autres, ou bien se fassent des représentations subjectives concordantes des règlements et de leur légalité, là encore on peut supposer que la réalité présente un mixte de ces deux formes d'engagement ».

En ce qui concerne l'absence d'interprète de la langue des signes dans plusieurs activités réalisées à l'intérieur de l'école traditionnelle, il faut malheureusement admettre que sont encore peu nombreux les professionnels ayant des compétences et la maîtrise de ce langage. Cette difficulté est associée à d'autres obstacles évoqués par les élèves interviewés.

Compte tenu de cette réalité, il est important que l'école ordinaire comprenne le potentiel des élèves sourds et l'importance de la langue des signes pour la communauté sourde. Selon Stiker (2005, p. 207), « le possible n'est pas le souhaitable. On ne doit pas davantage demander à un sourd de parler oralement comme les entendants. La surdité n'est pas une limite, c'est une caractéristique biologique qui a donné lieu au développement d'une culture particulière ».

## Considérations finales

Selon les élèves sourds qui ont participé à cette recherche, la langue des signes est la première langue des sourds. Ainsi, les élèves sourds pourront s'intégrer dans l'école ordinaire à partir du moment où ils seront accompagnés par un professionnel spécialisé, et pourvu que l'un comme l'autre connaissent la langue des signes. Ce faisant, il est fondamental d'enseigner aux enfants sourds et à leurs parents la langue des signes le plus tôt possible.

Pour faire face aux préjugés existant dans l'école ordinaire, des réunions de sensibilisation avec les parents ainsi qu'avec les élèves sont nécessaires. C'est en montrant la différence et en sensibilisant l'ensemble des participants aux besoins particuliers de ces élèves que nous pourrions combattre les préjugés dont sont victimes les individus avec un handicap.

En ce qui concerne les institutions spéciales pour les sourds, nous pouvons affirmer qu'elles sont importantes car elles constituent un espace où les sourds peuvent apprendre ou améliorer leur connaissance de la langue des signes et communiquer avec la communauté sourde.

Eduardo Gomes Onofre  
Doctorant en Sociologie à l'Université de Strasbourg  
Professeur de l'Université d'Etat de Paraiba, Brésil

-----  
Email : eduardo.onofre@misha.fr  
-----

## BIBLIOGRAPHIE

- 
- MAFFESOLI, Michel, « L'instant éternel : le retour du tragique dans les sociétés postmodernes, Paris, Denoël, 2000.
- , « La part du diable », Paris, Flammarion, 2002.
- STAINBACK, Susan; STAINBACK, William, « Inlução: um guia para educadores », Porto Alegre, Artmed, 1999.
- STIKER, Henri-Jacques, « Corps infirmes et sociétés », 3 édition, Paris, Dunod, 2005.
- WATIER, Patrick, « Une introduction à la sociologie compréhensive », Paris, Circé, 2002.
-

# Vie et survie à la fac

## *Digérer pour mieux régner : la dissertation et le dossier*

L'art de la dissertation ou l'élaboration d'un dossier n'est pas une mince affaire et demande pour une réussite éventuelle de passer au travers d'un parcours semé d'embûches. En bons apprentis « socioanthropologues » nous expérimentons, les cheveux en bataille, nous mélangeons les liquides de notre savoir encore maigre dans des éprouvettes fumantes, qui parfois prennent des variations de couleur douteuses et nous embarquent dans le dédale infernal du doute méthodique, soulevant d'inquiétants questionnements insolubles. Il ne faut pas s'en inquiéter, ce processus intellectuel vecteur d'un désordre considérable, propre à la recherche scientifique, constitue l'essence de sa réussite. Toute élaboration théorique n'a de sens que de faire naître de nouvelles interrogations. Il existe néanmoins quelques règles pour faciliter cet acheminement. Afin de nous éclairer, nous avons sollicité l'aide de Sylvie Monchatre, maître de conférence à l'UDS, que nous remercions pour nous avoir accordé son temps.

Un processus théorique quel qu'il soit, dans le cas de la dissertation par exemple, repose sur la discussion critique et argumentée d'une hypothèse de départ, formulée dans une problématique. S'il n'y avait rien à déduire, affirmer, interpréter, élaborer, détracter, contorsionner, objectiver, désarticuler ou si

aucun questionnement et autre contrariété herméneutique ne se mettaient en travers de notre chemin, la dissertation en elle-même n'aurait pas lieu d'être. Le travail d'apprenti consiste alors quelque soit la forme de l'étude scientifique amorcée, du dossier à la dissertation, en passant par le mémoire, à soulever de nouvelles interrogations, développées dans les différentes parties d'une composition, et structurées par le schéma: Idée, illustration de l'idée, remise en cause de l'idée, illustration de la remise en cause de l'idée, contradiction de l'illustration de la remise en cause de l'idée, illustration de la contradiction de la remise en cause de l'idée etc etc etc...

Dans une introduction, il est fondamental de faire part de votre problématique à votre lecteur, vous commencer par une accroche, celle-ci peut prendre la forme d'une question ou d'une affirmation, mais consistera dans tous les cas à présenter un postulat propre au sens commun ou une évidence, qu'il vous faudra relativiser. En soulevant la contradiction de ce postulat de base, il vous sera possible de construire une problématique ou une hypothèse de départ vous donnant par la même occasion une idée du plan que vous n'oublierez pas de présenter dans l'introduction, au même titre que la problématique et qu'il sera essentiel

de suivre A LA LETTRE dans votre développement.

Ce plan doit être porté par une trame de fond bâti sur le trio: Thèse/anti-thèse/synthèse. Cette contrainte formelle (thèse/antithèse/synthèse) est une ressource, d'une part parce qu'elle vous permet de classer vos idées dans deux gros sacs bien distincts, d'autre part parce que suivre cette structuration vous permet de répondre à la logique même d'une dissertation. En effet, s'il vous est demandé d'élaborer une réflexion critique sur un problème donné, vous devrez formuler une idée que vous explicitez dans la partie thèse, qui sera détractée dans une anti-thèse, par l'argumentation d'éléments contradictoires à cette première généralisation. L'enjeu de cet élaboration théorique sera de complexifier votre analyse, et d'améliorer vos considérations initiales par la mise en relief de paradoxes, débouchants sur une ouverture, dont le caractère principal réside dans la reformulation de la question de départ et de l'affirmation de nouveaux questionnements proposés en conclusion.

Parce que toute élaboration théorique nécessite un cheminement réflexif, parce que remettre en cause des généralisations nécessite d'avoir assez de matière pour argumenter, parce que vous aurez besoin d'imaginer et de donner naissance à des idées nouvelles et parce qu'on vous demande aussi d'être des créatures astucieuses et créatives, se contenter de suivre la logique seule du cours est une erreur. Quand bien même celui-ci est essentiel parce qu'il vous sert de base, il n'en consti-

tue pas moins qu'une partie visible de l'iceberg dans le travail de recherche. Le cours est une carte au trésor, un parchemin rugueux, la route jusqu'à l'or qu'il agence ne donne qu'une idée, certes fondamentale, mais incomplète de l'étendu de votre aventure intellectuelle, il indique de la direction à prendre sans rentrer dans les détails, ne vous prépare que partiellement au régiment de monstre marins, pirates et autres navires offensifs que vous rencontrerez au cours de votre quête, et qu'il vous faudra comprendre, analyser et interpréter. Cet acheminement fomentera votre réflexion la rendant plus fine. Le chemin, une fois la carte en main et jusqu'à l'aboutissement provisoire de votre recherche c'est vous, l'aventurier téméraire, qui le construirez, vous qui vous l'approprierez, vous encore qui le digérez en tentant de répondre aux énigmes auxquels vous serez soumis mais devant lesquels vous ne devez pas reculer. Soyez fort, la route est longue et sinueuse jusqu'à votre conclusion. Sortez des sentiers battus et semez dans les abysses du savoir. Le matériel exploitable à votre disposition est vaste, ainsi en plus de s'en tenir à une bibliographie complémentaire du cours, vous trouverez des idées nouvelles dans vos lectures personnelles, au sein de la littérature non sociologique tout comme au travers de films par exemple. Ce matériel vous permettra d'enrichir considérablement l'analyse, bien qu'il se doive d'être utilisé de manière à respecter la scientificité des sciences sociales; non pas comme une évidence, mais comme illustration ou comme matière à la réflexion.

Pensé et réfléchi, votre travail assurera



à votre correcteur que loin de vous être contents du cours, vous avez tenté de vous le réapproprier, donnant à votre composition de la substance et de la finesse. Original, votre travail aura le mérite d'avoir été mu par l'impulsion de comprendre ses subtilités et ses complexités.

Si toutes les connaissances récupérées lors de votre travail d'investigation vous semblent former un désordre confus et anarchique alors que vous vous apprêtez à démarrer une dissertation ou un dossier, vous pouvez pour vous aider à faire le tri et ne garder que l'essentiel, répondre aux questions suivantes : « Qui? », « quoi? », « comment? », « avec quel effet? ». Ensuite classez vos idées dans l'arrière plan thèse/anti-thèse, pour aboutir à une synthèse et donc à une conclusion, où vous reformulerez l'hypothèse de départ dans une ouverture.

### ***Les petits trucs en plus:***

Il est plus qu'essentiel de soigner son écriture, sa grammaire et son orthographe. Pour plus de clarté, allez à la ligne, construisez des paragraphes pour chaque nouvelle idée et aérez votre texte. L'interligne 1,5, par exemple, pour un dossier dactylographié, assure à votre correcteur la place nécessaire pour noter des commentaires ou des remarques, ce qui lui facilite l'évaluation de votre travail, il lui sera d'autre part plus agréable de vous lire.

Ne faites pas de chichi, évitez le style multicolore, même si ça vous paraît rigolo (je parle ici aussi des titres et des sous-titres!). Écrivez sobrement en

noir, en Times New roman, taille 12. Respectez les normes des notes en bas de page, notez correctement les références bibliographiques, numérotez vos pages, structurez vos parties avec des titres, faites un sommaire. La forme permet elle aussi d'organiser avec rigueur votre réflexion, en la cadrant dans des règles rigoureuses, cette contrainte formelle devient un atout, car structurer les idées en suivant les consignes de la forme permet de les classer et vous aidera à y voir plus clair.

X.

=====

=====

### ***Pas de terrain, pas de panique...***

-----

J'aimerais dans ce court article vous faire partager une expérience qui peut parfois arriver dans la réalisation de nos recherches, et qui, surtout lorsque nous manquons de temps, peut semer la panique dans les premiers moments.

Le terrain, terme bien connu en sciences sociales, est souvent à l'origine de nombreuses de nos interrogations au cours de notre apprentissage, et peut être lors de la construction de notre mémoire, le pire de nos casse-tête. Ceci se ressent d'autant plus si l'on travaille sur des milieux assez fermés sur eux-mêmes (police, prison, certaines communautés etc.). Bien évidemment il peut apparaître plus difficile de travailler sur ces milieux, souvent des autorisations sont nécessaires pour pouvoir y entrer, mener des entretiens,

etc. Tout va bien si l'on a certains contacts, mais plus rien ne va quand ils ne se concrétisent pas, que notre recherche est déjà bien avancée et qu'il n'est pas question de faire machine arrière.

C'est ce qu'il m'est arrivé pour mon mémoire de licence : travaillant sur la police municipale, j'étais bien content de connaître deux de ses membres. A partir de là, j'ai construit tout le travail théorique, commencé à monter mon projet de grille d'entretien et tout ce qui va avec jusqu'au moment où il était temps de joindre mes deux contacts : l'un d'eux refuse finalement ce qu'il avait accepté quelques mois auparavant, et l'autre est soudainement parti sur Marseille. Je me suis donc retrouvé à quelques petits mois du rendu de mon mémoire sans terrain. Difficulté qui s'est intensifiée : nous étions en pleine période de l'OTAN, donc aucun policier ne pouvait et ne voulait m'accorder d'entretien sans autorisation du commissariat, autorisation qui aurait mis des mois à se faire (le temps de faire la demande, attendre la réponse...). Or le temps presse, passe vite, surtout lors du mémoire de licence qui se fait sur deux petits semestres. Donc au final je me suis retrouvé sans aucun terrain, avec pour seul contenu une construction théorique. Il n'est pas impossible de faire un mémoire simplement à partir d'ouvrages et d'autres auteurs, mais c'est évidemment bien moins riche que lorsqu'on peut coupler et tester les théories par la pratique.

Il m'a donc fallu trouver une parade à ce problème. Ayant toute une partie de mon mémoire consacrée à la percep-

tion de la police municipale par l'opinion publique, je suis donc allé interroger un certain nombre de commerçants du centre ville de Strasbourg, et les habitants du quartier de la Krutenau en quelques brèves questions qui m'ont permises de cerner la vision qu'ils avaient de la police municipale. Bien sûr cela ne vaut pas un entretien en bonne et dû forme, mais ça m'a tout de même permis de relever des éléments intéressants concernant ma recherche (comme par exemple le fait que les commerçants perçoivent les policiers municipaux comme de braves agents à leur service, alors que les citoyens ont une image plutôt négative de ces derniers). Je me suis également intéressé à l'image donnée par les médias de la police, en épluchant un certain nombre d'émissions et de séries télévisées. A partir de là, j'ai pu cerner un idéal-type du policier qui est véhiculé par les médias. Enfin pour combler le manque de terrain direct avec la police, je me suis appuyé sur la thèse de Virginie Malochet qui a fait une observation de plusieurs polices municipales de France. J'ai donc finalement réussi à combler mon manque de terrain et à construire mon mémoire malgré la panique qu'a suscité la disparition soudaine de mes pistes de terrain.

Tout cela pour vous dire que même lorsque nos pistes disparaissent, et que l'on se trouve dans l'impossibilité d'aller interroger la population sur laquelle on travaille, il me semble important de prendre en considération le manque de temps que nous avons (je fais en effet partie de ces étudiants qui, à chaque fin de semestre, se disent qu'au semestre prochain ils s'y prendront plus tôt,

et cela fait huit semestres que ça dure) et de ne pas se focaliser à essayer à tout prix de trouver un terrain, Puisqu'on peut toujours réussir à se rediriger sur d'autres pistes et d'autres données que nous avons, et auxquelles nous ne pensons pas aux premiers abords (les émissions de télévisions, les séries, les journaux, certaines populations qui peuvent être en lien avec notre population d'étude etc.). Bien heureusement, une fois en master on dispose de bien plus de temps pour réaliser nos recherches, et l'OTAN n'est pas organisée tous les ans à Strasbourg... Au final, pour ma part, cela m'a appris une chose : avant de choisir son objet d'étude, il est important de vérifier et d'être sûr qu'il est réalisable !

Boyan

=====

=====

### ***L'étudiant : une proie idéale***

Au cours de votre vie d'étudiant, vous avez sans doute déjà dû faire face à de multiples moqueries ou à des remarques désobligeantes concernant cet « état », ce levier vers votre futur statut de chômeur ? Nous parlons ici des réflexions allant du « tu as 15h de cours par semaine et tu n'as pas le temps de t'intéresser à la situation des pingouins en Tchétchénie ? », au « tu ne commences jamais tes cours avant 11h, et c'est un bâillement là ?! ». Oui, en effet le style de vie qui est le nôtre, nos innombrables périodes de vacances, sont sources d'interprétations erronées, et nous allons ici en faire la démonstration.

Si les personnes de notre entourage nous identifient en tant qu'étudiant F (Fainéant, Fauché et Fêtard), c'est parce qu'ils ne se doutent pas à quel point, en réalité, notre esprit est sans cesse rattrapé par les multiples connaissances qu'il accumule. Par exemple, nous en tant qu'apprentis sociologues, pensons immédiatement à Max Weber lorsqu'il est question de rationaliser notre choix et de faire un calcul « coût/avantage » entre la sortie entre potes et le dossier de 10 pages à rédiger sur l'intersubjectivité égocentrique du narcissique face à lui-même, ou bien à Jean-Claude Kaufmann quand nous sommes dans le tram et que nous portons notre attention sur le « regard particulier » des individus qui nous entourent. Il est évident qu'Erving Goffman nous imprègne dès lors que nous passons du stade de jeune dépravé qui commande un McDo à celui d'étu-

diant attentif qui écoute attentivement les recommandations de son directeur de mémoire : nous savons que nous sommes acteurs et que nous jouons des rôles. Georg Simmel vient lui aussi nous habiter lorsque, lors d'un conflit épineux au cours duquel nous nous empressons de faire admettre à l'autre que Harry Potter est un héros, nous nous convainquons en même temps de la positivité de cette interaction animée et pleine de tensions. Ne parlons pas d'Emile Durkheim, qui à l'annonce de chaque suicide nous oblige à le typifier dans l'une de ses catégories. Ni de Bourdieu qui nous incite à nous demander si le fait que nous aimons les flageolets résulte d'une prédétermination sociale.

En bref, les personnes qui nous entourent et nous critiquent n'ont pas conscience du traumatisme intellectuel dont nous sommes victimes au quotidien. Non, ils ne savent pas que nous sommes constamment en train de définir les termes de l'interaction dans laquelle nous sommes et que nous les catégorisons tous autant qu'ils sont. Ils ne savent pas que nous avons conscience de tous ces mécanismes et que le temps de réflexion qui nous est offert est destiné à ajuster nos techniques de manipulation dont ils sont les objets. C'est pour cela que nous devons feindre l'indifférence et accepter les images et représentations associées à notre statut d'étudiant F. Car ils sont tous dans l'ignorance, empêtrés dans la fausseté de leur analyse, et qu'ils ne savent pas que bientôt.....Nous dominerons le monde.

K.

=====

### ***Présentation de l'Institut de Polémologie***

L'Institut de Polémologie de Strasbourg fut créé en 1970 par Julien Freund, alors Professeur de sociologie dans notre université. Reprenant une notion inventée par G. Bouthoul en 1945 – polémologie signifiant science des conflits – la création de l'institut vient entériner la naissance d'une discipline centrée sur l'étude des conflits.

Pourquoi vouloir « penser » et « enseigner » le conflit ? Alors que les sociétés contemporaines se caractérisent par

des conflits nombreux et divers, par des crises qui accélèrent les rythmes, qui accentuent les changements, les concepts de « guerre » et de « conflit » deviennent de précieux analyseurs et catalyseurs de la vie sociale. L'étude des conflits s'avère essentielle à la compréhension des modalités de l'hostilité dans les relations humaines et à l'appréhension des formes nouvelles de guerres et de luttes dans nos sociétés contemporaines particulièrement sensibles aux conflictualités. Ainsi, le

rôle de l'Institut de Polémologie est de comprendre notre société à travers ses manifestations conflictuelles.

Du point de vue de la recherche comme de l'enseignement, l'Institut de Polémologie développe continuellement de nouvelles activités dans l'idée d'actualiser et de diffuser les connaissances sur nos conflits modernes. Ainsi, le colloque « Penser le conflit avec Julien Freund », qui s'est tenu à la MISHA les 11 et 12 mars, est le fruit d'un long travail d'éclaircissement des apports de la polémologie aux recherches en sciences sociales mais aussi en sciences politiques et en sciences criminelles.

Par ailleurs, l'UFR des sciences sociales et l'Institut de Polémologie offrent aux étudiants, tant au niveau licence

qu'au niveau master, des enseignements spécifiques. Sur le plan théorique, on situe des enseignements tels que «

La sociologie de G. Simmel », « Approche anthropologique des conflits », « Lutte pour la reconnaissance », « Sociologie des conflits et polémologie » et « Sociologie criminelle ». A ces enseignements s'ajoutent des cours axés sur des questionnements plus spécifiques tels « Violences collectives et terrorisme », « Approche sociohistorique du milieu carcéral », «

Sociologie de l'inquiétude et rapport au risque », « Transgressions et médiation » et d'autres, davantage portés sur des aires culturelles particulières, tels « Les conflits en Amérique latine », « Genre et mondialisation » et « Les relations Europe Amérique latine ».

Camille et Marie

## Avez-vous déjà lu ?

### Attention lecture palpitante ...

La lecture prend (en tout cas est censée prendre) une place assez importante dans nos études en sciences sociales, et nous abordons en cours bon nombre d'auteurs, plus ou moins intéressants selon les goûts de chacun, mais également plus ou moins faciles à lire. À côté de ce que l'on nous conseille dans les bibliographies indicatives des différents cours, il n'est pas toujours évident (ou motivant) de prendre du temps supplémentaire pour des lectures plus personnelles, sur des ouvrages en sciences sociales plus proches de nos centres d'intérêts. Pourtant, ces lectures font partie, selon moi, des petits clin d'oeil qui nous permettent de nous rattacher d'une manière très concrète à ce que nous abordons en cours, pour ma part en sociologie.

Les mondes du squat, de Florence Bouillon, anthropologue, fait parti de ces ouvrages qui utilisent les notions théoriques (que nous étudions plus ou moins en cours) comme outils pour analyser, comprendre une situation très concrète, ici celle du monde des squats marseillais. Au début de cet ouvrage, l'auteure nous fait part des raisons qui l'ont poussé à étudier ce domaine, son parcours personnel qui l'a amené sur ce terrain, un terrain (comme sans doute bien d'autres) à l'accès pas toujours évident. La méthode employée est en partie celle de l'observation, plus ou moins participante, une observation minutieuse du quotidien de différents squats s'étalant sur une période de plusieurs années. Bien loin de ces quelques ouvrages de sociologie (ou autre) aux phrases compréhensibles seulement après une énième lecture, ce livre nous plonge, à la manière d'un roman, dans un monde qui nous reste encore assez inconnu malgré une proximité spatiale évidente. Ces squats sont là, sous nos yeux, dans notre rue, derrière cette grande porte en bois dont nous n'avons jamais relevé l'existence.

Et à l'intérieur, tout un monde, ou plutôt des mondes comme le souligne justement Florence Bouillon. Elle nous apprend en effet que l'expérience du squat n'est de loin pas homogène, et ses habitants ne constituent certainement pas une population type. Le point commun qu'ils partagent est qu'ils se rejoignent tous dans cette expérience du squat comme habitation, tantôt en tant que lieu de passage, tantôt comme refuge face à la pauvreté, et plus, rarement comme lieu alternatif de revendications. L'auteure nous fait partager un morceau de la réalité de ces personnes, de l'expérience qu'est celle de l'occupation d'un squat, et déconstruit rapidement un tas de préjugés encore trop ancrés dans la pensée de bien d'entre nous. On apprend au fil des chapitres comment se construit un vivre-ensemble, quelles sont les stratégies et les zones de conflit qui découlent



de ce mode d'habitat, de ce mode d'occupation de la ville. Au delà de l'intérêt de cet ouvrage pour la compréhension d'un phénomène de plus en plus important, c'est cette sorte de « magie » de la sociologie, de l'anthropologie ou de l'ethnologie que l'on retrouve, une magie qui, par l'observation attentive d'un de ces phénomènes du quotidien, parvient à dénicher les significations profondes qu'il cache, par-

vient à décortiquer une réalité souvent recouverte (généralement par nos préjugés) d'une fausse évidence.

Perrine

---

---

### ***Coup de cœur pour Philippe Bourgois***

*et son étude sur le monde de la drogue à Chicago*

---

Quel étudiant de premier cycle est déjà sorti d'un cours d'investigation sociologique en pouvant affirmer avoir tout compris et assimilé ? Rares aussi sont ceux qui réussissent à se représenter ce qu'est concrètement une observation participante, quelles en sont les véritables difficultés, les avantages concrets ?

Après avoir lu un extrait de l'œuvre de Philippe Bourgois, il est possible d'entrevoir l'intérêt que peut revêtir une observation participante. Philippe Bourgois, anthropologue américain, décide en 1985 de s'immerger totalement dans le monde de la drogue afin de mener à bien une enquête ethnographique sur « l'économie de la rue ». Ainsi, il s'installe avec sa femme et ses enfants, dans un appartement miséreux à East Harlem, à New York. Pendant plus de cinq ans, jusqu'en mars 1991, il suivra des individus appartenant au monde de la toxicomanie et de la drogue. En tant que blanc, il aura à se faire accepter dans une communauté dans laquelle les portoricains sont surreprésentés. Il vivra ainsi comme un vrai

membre de la communauté : évitant la police, suivant les drogués dans des lieux malsains en quête de leur shoot ...

Suite à la lecture de cet extrait, on peut dire de Philippe Bourgois qu'il n'a pas froid aux yeux lorsqu'il s'agit de mener une enquête ethnographique ! Son travail, plus qu'un nouvel apport de connaissances sur ce monde particulier, nous démontre également que l'observation participante est un outil de compréhension et d'investigation sociologique efficace.

Pour tous les récalcitrants des cours d'investigations sociologiques ! L'extrait fait une vingtaine de pages et est agréable à lire !

*Bourgois P., « Une nuit dans « une shooting gallery » », in Actes de la Recherche en Sciences sociales, 1992, n.94, pp.59-78.*

Marlène

---

---

---

---

## ***Le fabuleux destin de... Georg Simmel***

---

---

Si vous avez cette revue entre vos mains c'est qu'il y a de fortes probabilités pour que Durkheim, Comte, Weber, ou encore Bourdieu soient vos meilleurs amis. Leur contribution au sein de la sociologie est certes incontestable, mais cette bande de joyeux intellectuels ne saurait se passer d'un esprit fin et subtil comme celui qui naquit en 1858 en Allemagne.

C'est à Berlin que le futur sociologue poussa ses premiers cris, décelant certainement déjà avec émotion les multiples actions réciproques dans lesquelles il allait s'insérer. Issu d'une famille convertie au catholicisme, il fit ces études dans la ville berlinoise au Werder Gymnasium, puis entra à l'Université en 1876.

Malgré des apports que l'on sait très riches, Simmel mit de nombreuses années avant d'être reconnu pour ses réflexions, et c'est seulement en 1914 qu'il

fut nommé Professeur au sein même de notre tendre et chère Université. C'est en qualifiant sa position d'« outsider » que L. Coser illustre sa curieuse situation : reconnu intellectuellement par ses pairs, il peine à obtenir une considération au niveau académique.

Ce qu'il est essentiel de comprendre chez notre ami Simmel, c'est la manière dont il considère le processus de socialisation, c'est-à-dire les interactions à l'intérieur desquelles, nous individus, nous nous insérons. Ses maîtres mots : la FORME et le CONTENU. Non ne partez pas ! L'idée du sociologue est en réalité simple : l'objectif est de nous amener à discerner ce qui, dans ces actions réciproques, relève d'une forme ou d'un contenu. Prenons un exemple : à l'approche des examens, nous pouvons en tant qu'étudiants ressentir une certaine angoisse, une appréhension, il s'agit d'un contenu, et face à cela, nous pouvons prendre la décision de passer le week-end à relativiser cette formalité autour d'un barbecue entre amis, il s'agit de la forme. Ainsi, ces contenus (ou ces dispositions, ces sentiments), ne sont pas eux-mêmes sociaux mais le deviennent à travers ces interactions « par et dans lesquelles les individus vont se lier et s'influencer les uns les autres ». Autrement dit, vous et votre angoisse isolés n'êtes pas grand-chose de plus qu'un simple contenu, mais vous, votre angoisse, et vos amis (avec le barbecue) entrez dans un pro-



cessus de socialisation, et vous créé pour ainsi dire la société !

C'est en analysant les fines particules qui composent notre vie humaine que Simmel développe ainsi une sociologie formelle (une sociologie qui prend en compte les formes et les contenus de la socialisation). Ses travaux reflètent la minutie de son regard, sa curiosité, l'auteur va en effet s'intéresser à des sujets très variés qui font partie de notre quotidien, comme l'argent, la mode, l'art, la religion, la ville, le conflit, etc. La confiance en est un autre exemple :

Simmel va montrer qu'elle régie notre vie en société, que sans elle, aucune interaction ne serait envisageable, que nous avons naturellement confiance en les personnes qui nous entoure, en une routine quotidienne. L'intellectuel n'avait ici pas pris en compte ces âmes psychotiques et paranoïaques, qui à l'encontre de chaque passant dans la rue présagent la frappe d'un couteau sournois, d'un vol de sac à main (en réalité, Simmel ne me connaissait pas encore à l'époque).

Les études qu'il a menées sont donc d'un grand intérêt, car elles dévoilent les mécanismes profonds de notre monde, les articulations inconscientes que nous élaborons chaque jour, démontrant ainsi que la société est possible.

K.

---

---

# Actualités

---

---

## **Résistances amérindiennes au Brésil**

*Jeudi 22 avril 2010*

### **18h30: projection du film "Irmaos no Mundo"**

Frère dans le monde". V.O Sous titrée. Témoignages des Indiens Tupinamba et Tumbalala du Nordeste du Brésil Film réalisé par L'ONG THYDEWA 2004

### **19h30: discussion**

avec Colette Riehl, en master 2 d'Anthropologie Sociale et Culturelle, ayant vécu trois mois chez les Indiens Pankararu du Pernambouco et Tupinamba d'Olivencia de Bahia stagiaire de l'ONG Thydewa et Éric Navet, Directeur du Département d'Ethnologie de l'Université de Strasbourg

Stand d'artisanat de l'Association ARUANA

Carlos Pastorino exposera quelques œuvres.

Organisé par SPIRAL, le Centre des Langues Modimes

*Université de Strasbourg  
Campus de l'Esplanade  
Bâtiment Le Pangloss, rdc salle 60*

---

## **«Indiens du Nordeste du Brésil aujourd'hui»**



*Du 17 au 31 mai 2010*

Exposition de photographies à la Résidence Arconati - Visconti,

*38, boulevard d'Anvers Strasbourg.  
Ouverture de 8h à 11h45 et sur demande  
Informations : 03 69 78 45 81  
06 75 26 44 13 colette.riehl@gmail.com*

---

## **Colloque international : Le naturalisme dans les sciences sociales.**

*4, 5 et 6 mai 2010*

### **MISHA, Salle des conférences**

De grands noms seront présents tels que Patrick Pharo, Raymond Boudon et Bernard Valade et certains de nos enseignants Gerald Bronner, Florence Rudolf et David Le Breton.

*Plus d'informations sur <http://spsd.u-strasbg.fr/Le-naturalisme-dans-les-sciences>*

**XVe Colloque national de  
démographie : FECONDITE  
Représentation, causalité,  
prospective.**  
25 au 28 mai 2010

MISHA, Salle des conférences et Salle  
Europe

**Colloque : Pluralité religieuse  
et conflits. Désaccords, négocia-  
tions, arrangements.**  
23, 24 et 25 juin 2010

MISHA, Salle des conférences

Plus d'informations sur  
<http://sspsd.u-strasbg.fr>

« **Des conséquences socio-poli-  
tiques de la crise économique**  
» **Jean-Daniel BOYER**  
29 avril 2010  
et  
« **L'Etat social face à la crise  
économique** » **Robert CASTEL**

22 septembre 2010

de 18h à 20h

à l'IFCAAD  
12 rue Jean Monnet  
67300 SCHILTIGHEIM  
entrée libre

**Revue émulations à découvrir.**

Émulations, revue des jeunes cher-  
cheurs en sciences sociales est une  
revue de sciences sociales belge. Elle  
est publiée par et pour les jeunes cher-  
cheurs francophones dont nous faisons  
partie. C'est une revue semestrielle  
riche et dynamique dont les archives  
sont en open access ! Cette revue c'est  
un peu ce à quoi la revue que vous avez  
entre les mains ressemblera!

À consulter sur :  
<http://www.revue-emulations.net/>

**Oyé Oyé apprentis chercheurs !  
Vous bouillonnez d'idées ?  
Mettez-les sur papier !**

Des idées de thématiques à aborder,  
des problèmes de méthodologie, des  
présentations de vos recherches, des  
lectures que vous avez aimées, des  
critiques, des suggestions ... Envoyez  
nous tout ça à l'adresse [sspsd-rass@  
unistra.fr](mailto:sspsd-rass@unistra.fr)

Consignes de présentation  
téléchargeables sur le site de la revue  
<http://sspsd.u-strasbg.fr/RASS.html>

**Où trouver la revue ?**

- au secrétariat de master
- aux permanences des tuteurs
- auprès des relais (Perrine et Marlène en L2 ;  
Jules en L3 ; Caroline, Cécile, Sandrine  
et Mireille en M1 ; Camille en M2 et Doctorat)